

TATIANA WOLSKA
Habitat potentiel pour une artiste

Texte écrit dans le cadre de l'exposition solo de Tatiana Wolska à la Galerie de la Marine, Nice (FR), 24 février – 10 juin 2018



« Si rien ne change, l'humanité future habitera dans des cartons [...] Le programme des Nations Unies pour le développement prévoit qu'en 2020 plus de deux milliards de personnes vivront dans des taudis. Les habitants des bidonvilles représentent déjà près de 80 % de la population urbaine des pays les moins développés. Et demain, l'essentiel de la croissance démographique mondiale aura lieu dans les zones urbaines de ces pays, notamment dans leurs bidonvilles [...] »

Mike Davis, *Le Pire des mondes possibles*, 2008

Professeur de sociologie urbaine à l'université de Californie, Mike Davis, auteur de l'ouvrage *Le Pire des mondes possibles*, dont cette citation est issue, a décrit, il y a déjà dix ans, la réalité d'une urbanisation galopante à travers la notion de bidonville global. L'un des grands enjeux du développement des métropoles sera de construire des villes compactes pour limiter l'étalement urbain, rééquilibrer les inégalités territoriales et loger une population croissante. Du potentiel des structures urbaines jusqu'à leurs partages, c'est la question de « demeurer » qui se pose. Comment habiter en toute liberté, avec les moyens du bord ? Peut-on habiter autrement ?

À mi-chemin entre l'installation, l'environnement, et la sculpture informelle, l'exposition Habitat potentiel pour une artiste de Tatiana Wolska propose une expérience physique et cognitive d'une architecture spécifique, à la fois vivante, organique et relationnelle. Sculptrice et dessinatrice, Tatiana Wolska affirme ici une posture expérimentale et subversive en inscrivant cette construction dans le temps de l'action. Pendant trois semaines, cette structure, faite de bric et de broc, a rempli la fonction essentielle d'habitat, extension de la sphère privée de l'artiste, de son lieu de vie et de travail. Entre réalités et rêveries de l'habitat, elle a conçu cet espace alternatif qui ne se définit plus seulement de façon technique mais affective, symbolique et poétique.

Auto-constructrice et chiffonnière persévérante, Tatiana Wolska épuise le lieu, capte ce qui, petit à petit, fait qu'un espace est habité, occupé, par une personne. En s'immergeant dans cet environnement, elle en a fait « une chambre à soi », selon le titre du livre de Virginia Woolf, texte fondateur de l'histoire du féminisme. Sans volonté de se cacher ou de s'isoler, elle a conçu ces structures fictives, fruit du souvenir et de son imaginaire où l'architecture déborde de son champ pour inventer de nouvelles histoires. Avec « cette volonté de construire, ou simplement de faire quelque chose de ses propres mains », Tatiana Wolska échappe aux formes minimales si présentes dans les lieux d'exposition et les habitations. Pour se faire, elle décharge, trie, fouille les matériaux qu'elle récupère puis les recompose, les agence et les fixe afin de parvenir à une forme, proche à la fois du bâtiment délaissé ou d'une architecture de l'urgence.

Poésie du bâti ou nouvelle organisation de l'aire urbaine et domestique ? À partir de cette forme organique en bois qui touche à la limite entre la sculpture et le design, Tatiana Wolska revalorise ce qui est jetable. « Sans que je sois une écologiste assidue, je n'aime pas encombrer notre planète plus qu'elle ne l'est déjà. J'utilise donc essentiellement des matériaux de récupération. Je sais que c'est un discours beaucoup utilisé actuellement, mais au fil du temps je me suis rendue compte que chez moi c'est plus une habitude venue tout droit de l'environnement post communiste dans lequel j'évoluais. Le système D, que nous utilisions n'était pas tant un phénomène de mode, mais plutôt un recyclage nécessaire au fonctionnement de chacun. » précise l'artiste. Fin du gaspillage ou comment en finir avec cette obsession du déchet ? Dans son dernier ouvrage intitulé L'Exforme, Nicolas Bourriaud propose « une méditation étonnante sur notre condition à l'âge de la multiplication des déchets - déchets du capitalisme, de la consommation, de l'industrialisation, des rêves nucléaires ». Il y précise les rapports entre le centre et la périphérie, l'officiel et le rejeté, et pose la question du déchet comme nouvelle source d'énergie. Si l'art acquiert le pouvoir d'exclusion et d'insertion de ce qui est à la frontière et de ce qui proviendrait des marges, seul le changement des rythmes de production pourrait-il déjouer les logiques spéculatives, financières et sociales.

Avec cette installation DIY faite sur place, sans dessins préparatoires ni de modélisation, Tatiana Wolska produit et active une nouvelle temporalité inhérente à la production de cette oeuvre, celle de faire une archive de sa présence. Sans convoquer l'histoire de ce lieu, elle scénarise ces espaces fragmentés et nichés en y laissant quelques indices, probablement ceux d'une résistance à l'accélération de la société contemporaine. Tatiana Wolska ne cherche pas à gérer le temps, ni à le contrôler ou à le rentabiliser. Par cette fragilité et cette pauvreté des matériaux, elle prône l'urgence de la flânerie, de ce qui est bancale et inachevé. Modeste par ses formes et par ses volumes, cet habitat potentiel explore autant une autre facette, celle d'une artiste en perpétuelle reconfiguration.

- Marianne Derrien

Née à Berlin en 1981, Marianne Derrien est commissaire d'exposition indépendante et critique d'art. De 2010 à 2012, elle est chargée de mission pour les expositions à l'Académie de France à Rome - Villa Médicis. Elle coordonne le programme européen CURATORIAL FUTURES pour C-E-A, association française des commissaires d'exposition. Dans le cadre de son activité de commissaire indépendante, elle travaille actuellement sur le 2e volet de l'exposition FLATLAND / abstractions narratives au Mudam (Luxembourg).